

Un exercice esthétique

Much Ado About Nothing, de Joss Whedon, États-Unis, 109 min.

Maité Snauwaert

Number 247, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71095ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Snauwaert, M. (2014). Review of [Un exercice esthétique / *Much Ado About Nothing*, de Joss Whedon, États-Unis, 109 min.] *Spirale*, (247), 14–14.

Un exercice esthétique

PAR MAÏTÉ SNAUWAERT

MUCH ADO ABOUT NOTHING
de Joss Whedon
États-Unis, 109 min.

S'écartant considérablement de sa filmographie habituelle, Joss Whedon (qui est notamment le réalisateur de *Buffy the Vampire Slayer* et de *The Avengers*) a produit un petit bijou cinématographique, dont le site IMDb rapporte qu'il fut tourné en secret en douze jours, comme un projet personnel auquel le réalisateur tenait depuis longtemps. Il y entretient un dialogue avec des esthétiques anciennes qu'il polit et déconstruit à la fois en leur apposant un vernis actuel. Dans un noir et blanc splendide filmé le plus souvent de jour, les acteurs s'expriment littéralement dans la langue de Shakespeare, vêtus cependant de vêtements actuels à la coupe impeccable, discutant le plus souvent dans la cuisine ou dans des chambres d'enfants intactes, où les invités sont reçus, occasionnellement dérangés par l'intrusion caricaturale d'un iPhone. Il règne une atmosphère de noce de milliardaires hollywoodiens, qui n'est pas sans évoquer le *Partie de campagne* de Jean Renoir (1936), où l'on sirote des martinis dans la piscine dans une ambiance bon enfant, où l'on épie les conversations dans des buissons. Les policiers à lunettes noires, proches d'une parodie de *Men in Black*, sont joués par des acteurs populaires, dont la simple apparition, puis la stupidité patente, font sourire. Enfin, le jardin et la maison californiens du réalisateur, qui servent de décor au film, évoquent à la fois un romantisme désuet et la splendeur actuelle du Los Angeles de l'industrie cinématographique.

Une très grande artificialité, délibérée, ressort du film, qui ne se laisse pas oublier comme exercice esthétique, stylisé à l'extrême et dont le titre dit quelque chose. *Beaucoup de bruit pour rien*, beaucoup de cérémonies et de manières (*ado*) pour un



Much Ado About Nothing de Joss Whedon.

argument romantique somme toute tenu : il semble représenter la vanité du cinéma hollywoodien tout en évoquant son histoire. Par son tour plaisant, son action qui se déroule dans un décor domestique, ses bons tours joués par des adultes censés avoir des responsabilités politiques, il rappelle davantage *Zorro* que Clark Gable et Vivien Leigh. Baigné dans l'atmosphère à la fois précise et un peu irréelle d'une photographie sublime, en intérieur comme en extérieur, le film tient à la fois du week-end à la campagne — on semble ne jamais pouvoir oublier cette sorte de prouesse selon laquelle le tout est tourné dans la maison du réalisateur, extraordinairement conçue et décorée par son épouse Kai Cole — et de la performance d'acteurs récitant avec une élégance jouée et naturelle des dialogues écrits il y a plus de quatre cents ans (Whedon signale qu'ils sont entièrement originaux, seulement abrégés). Fidèles au mécanisme d'une pièce théâtrale comique ou tragique, des situations de manipulation

font progresser le *drame* du film, son action, à travers un mélange d'éléments de la tragédie antique (avec complots politiques machiavéliques et personnages-obstacles) et de romance (avec complot tendre et personnages-facilitateurs). La tragédie y est finalement évitée de justesse, non sans avoir été vécue ou ressentie jusqu'à un certain point afin de procurer une rédemption, et l'amour et la justice triomphent dans cette comédie romantique : le *happy end*, plusieurs siècles avant son institutionnalisation hollywoodienne, était déjà dans les comédies de Shakespeare. On a le sentiment au final de regarder le film de loin, avec une complicité amusée, comme un objet d'art baroque qui n'aurait pas sa place dans le salon, mais qu'on a toujours vu là ; on s'y sent bien, chez soi, il a la familiarité du huis clos, de la maison, de la réunion de famille pleine de souvenirs enfouis à laquelle chacun résiste tout en y recouvrant chaque fois son identité. ┘